

signation. Le jeune empereur, quoiqu'il caressât intérieurement le désir de remplacer le vieux chancelier, ne voulut pas accepter immédiatement cette résignation ; il craignait le contre-coup qu'elle pourrait avoir sur la politique étrangère de l'Allemagne. Mais en même temps qu'il feignait de s'opposer à la démission de M. de Bismarck, Guillaume cherchait dans son entourage un homme auquel il pourrait imposer ses idées et son autorité. On pensa qu'il choisirait son ancien favori, le comte de Walderssee, homme exécuté par Bismarck ; mais, à la surprise générale de tout le monde, il appela auprès de lui, au lieu d'un diplomate, un général presque inconnu, et qui ne s'est occupé jusqu'ici que de l'alignement des soldats soumis à son commandement. Nous avons nommé le général de Caprivi.

On a essayé d'expliquer d'une autre manière que la nôtre, la cause de la résignation du prince de Bismarck. On donna pour causes la défaite du chancelier aux dernières élections générales, son refus de se rendre auprès de l'empereur, un certain soir, vu que l'heure était avancée ; on ajoutait encore que le chancelier avait résigné en raison de son grand âge. Mais toutes ces raisons sont fausses ; la seule qui soit vraie est celle que nous avons donnée plus haut.

La défaite du chancelier, dit-on. Mais on a donc oublié qu'il n'a pas toujours été victorieux dans les campagnes électorales livrées antérieurement et que fréquemment son parti a été défait. Bien souvent, ce n'est qu'en faisant des alliances qu'il est parvenu à se maintenir au pouvoir. Il ne faut pas oublier non plus que l'empereur a été obligé plusieurs fois de dissoudre le parlement pour servir les intérêts du chancelier.

Le grand âge du chancelier, la maladie.—Le chancelier n'est pas jeune, il est vrai, mais il est encore bien conservé. Et la maladie dont il souffre est une de celles qui laissent vivre leurs patients de longues années, tout en leur faisant sentir périodiquement l'aiguillon de la douleur. A moins de changements subits dans sa santé, Bismarck aurait pu tenir encore pendant quelques années la charge qu'il remplissait dans l'empire allemand.

Guillaume II a commis une faute très grande en reléguant dans la vie privée ce vieil et fidèle serviteur. Car c'est à son habileté, que le roi de Prusse doit le droit de s'appeler, depuis 1870, empereur d'Allemagne. Et le prestige de cet homme tenait ferme le lien unissant entre eux tous les petits Etats allemands, et éloignait le jour où il sera inévitablement brisé, car l'histoire est là pour prouver que ces vastes empires n'ont qu'une existence éphémère.

D'ailleurs, depuis la résignation du prince de Bismarck, il est question déjà de former un parti séparatiste en Allemagne, parti qui se donnerait pour mission de travailler à l'indépendance complète des Etats germaniques. Dans son programme, ce parti dit que la Saxe, la Bavière, le Wurtemberg, etc., n'ont fait que périr depuis 1867, et qu'il leur faut une autonomie entière pour leur donner l'importance d'autrefois.

Nous ne sommes pas de ceux qui aiment Bismarck, notre origine française nous défend d'aimer celui auquel la France doit sa défaite de 1870, mais il y a une chose que le plus pur patriotisme ne défend pas, c'est de respecter les hommes qui travaillent à la grandeur et à la prospérité de leur pays d'origine. Et Bismarck est un de ceux-là. Tous ses actes ont contribué à relever le prestige de son pays ; tous ses efforts ont tendu vers un seul but : l'agrandissement territorial de l'Allemagne. Pour parvenir à ses fins, il n'a pas craint de prendre des territoires appartenant aux pays limitrophes de l'empire. L'Autriche, le Danemark et, en dernier lieu, la France, ont été obligés de lui céder quelques unes de leurs provinces. Mais que voulez-vous ? Le rêve de l'astucieux homme d'Etat était de réunir à la Prusse tous les pays d'origine allemande, et en laissant le pouvoir, il a la satisfaction de se dire qu'il l'a réali sé.

Par ce que nous venons d'écrire, nous ne voulons pas dire que nous approuvons tous les moyens employés par Bismarck, car très souvent il en a employé de très condamnables. Pour notre part,

la fin ne justifie pas les moyens, quelque noble ou grande qu'elle soit.

Pour résumer notre pensée : nous honorons en M. de Bismarck le patriote et l'homme d'Etat, dont le nom est désormais acquis à l'histoire, mais nous réservons notre jugement sur plusieurs de ses actes que nous croyons peu dignes d'un diplomate tel que lui.

\* \* M. de Bismarck a laissé la chancellerie où il demeurait pendant ses séjours à Berlin, pour se retirer dans sa maison de campagne à Friedrichsruhe, dans le duché de Lauenbourg, dont il vient d'être fait duc. C'est là qu'il vivra désormais loin des préoccupations constantes de la politique.

Un mot à propos du duché de Lauenbourg. Le duché qui a une population de 50,000 habitants, est situé sur la rive nord de l'Elbe, et est entouré des territoires de Lübeck, Mecklenbourg, Hambourg, et Holstein. Il a appartenu d'abord au duché de Saxe ; en 1260, il en fut détaché. Il passa ensuite au duché de Brunswick (1689) ; puis successivement au Hanovre (1705), au royaume de Westphalie, à la France, au Hanovre et à la Prusse. Des traités conclus en 1815 le firent échoir au Danemark.

Lors de la guerre de 1864, les Prussiens et les Autrichiens en prirent possession, mais il resta à la Prusse. D'abord ce ne fut qu'une simple annexion, et les Lauenbourgeois crurent qu'ils jouiraient de tous les droits d'un pays autonome. Mais ils furent déçus dans leurs espérances. Ils ne furent pas lents, en effet, à s'apercevoir que leurs franchises n'avaient été aucunement sauvegardées par l'acte d'union. Aussitôt qu'ils s'en aperçurent, ils firent adresser une protestation par la diète lauenbourgeoise, réunie à Ratzebourg, à M. de Bismarck, qui venait d'être nommé ministre spécial pour le Lauenbourg.

M. de Bismarck ne donna d'abord qu'une réponse évasive ; mais, comme les Lauenbourgeois ne paraissaient pas vouloir se contenter de cette réponse, et devenaient menaçants, il eut la franchise de déclarer que le désir de la Prusse était de s'annexer le duché d'une manière complète. Cette annexion fut votée en 1866 ; mais, comme il y eut une forte opposition dans la chambre des députés prussienne, qui déclara illégal l'acte d'union, tant qu'il n'aurait pas été sanctionné par les deux chambres, le gouvernement ne fit pas l'annexion immédiatement.

En 1876, en raison de déficits annuels dans les finances du duché, devenus très limités depuis l'union, les Lauenbourgeois demandèrent une annexion complète, qui fut accordée. Le duché fut divisé entre le pays et le grand-duc (Guillaume Ier, roi de Prusse). Le roi eut en partage la seigneurie de Schwarzenbeck, occupée en grande partie par la forêt de Sashsenwald. Comme marque de reconnaissance pour les services qu'il lui avait rendus, Guillaume Ier offrit cette forêt où est aussi situé Friedrichsruhe, à M. de Bismarck.

Voilà en peu de mots, l'histoire de ce duché qui vient de devenir l'apanage honorifique du créateur de l'empire allemand.

*G. A. Dumont*

## LA FEMME

A MADEMOISELLE L.....

La femme ! voilà un nom magique, un nom puissant, un nom dont l'écho est immense dans le cœur de l'homme, enfin, un nom qu'on aime toujours et partout.

La femme a sa place marquée sur tous les degrés de l'échelle sociale ; qu'on la peigne mère, épouse, vierge ou enfant, elle demeure toujours ce qu'elle est, c'est-à-dire, la personnification de l'affection sincère et tendre, la compagne assidue, le conseil et le cœur de l'homme, l'ange protecteur, la consolation et le soutien des auteurs de sa vie, le bonheur, la douceur, la gaieté, la joie et l'innocence candide du foyer.

La femme, c'est le plus brillant diamant dont

l'univers soit paré, c'est l'amour personnifié ; et avec ses nombreuses qualités, sa beauté sans égale, ses formes charmantes, ses grâces divines, la femme semble être d'une essence au-dessus de l'humanité. Il faut aussi reconnaître et admirer le courage, la vertu et la sagesse des filles d'Eve. Pour le prouver, il n'est pas nécessaire d'aller bien loin. Victoria, notre reine, n'attire-t-elle pas le respect et l'admiration de la vieille Europe comme de la jeune Amérique ?

Depuis des siècles on vénère, on acclame avec enthousiasme la femme, et cependant la roue des âges nous laisse toujours apercevoir quelque chose de nouveau, soit dans le dévouement incompréhensible d'une mère, soit dans l'affection vive et admirable d'une épouse modeste et dévouée, ou soit encore, dans la sagesse précoce et dans la vertu héroïque et sublime d'une vierge.

La femme, c'est l'incarnation vivante de tout ce qu'il y a de beau, de grand et de noble en ce monde.

L'amour, le premier des sentiments n'a-t-il pas posé dans le cœur de la femme son siège capital ? Car, l'un et l'autre se ressemblent, l'amour c'est la femme, et la femme c'est l'amour !

Mais il est une raison plus grande encore que celles que j'ai citées, et un mobile plus puissant, qui doivent nous porter davantage au respect, à l'amour et à l'admiration envers la femme.

D'abord, c'est à la femme que nous devons la plus grande partie de notre vie physique ; ensuite, c'est encore à elle que nous devons la plus forte part du salut de notre âme, puisque Marie était une femme et que c'est elle qui en enfantant le Dieu Sauveur, nous a sauvés d'une condamnation éternelle qui devait nous plonger dans le plus profond des abîmes.

Donc, saluons et acclamons la femme, source de vie, de vertu et de courage.

De Boufflers a dit : " Sans la femme, l'aurore et le soir de la vie seraient sans secours, et son midi sans plaisir."

Et de Boufflers avait raison ; car peindre la femme, c'est peindre, ou plutôt tracer le modèle parfait de la douceur, de la bonté, de la charité, du dévouement, de l'héroïsme et de... l'amour !

Si Dieu a permis qu'une femme fut cause de notre condamnation éternelle, il a aussi voulu qu'une autre femme rachetât la faute d'Eve, en nous donnant avec le fruit de ses entrailles, le salut éternel, et la suprême félicité des cieux.

Faire le portrait de la femme, c'est buriner ce que Dieu dans sa sagesse infinie a fait de plus divin et de plus parfait.

O femme, noble femme ! salut, mille fois salut ! car tu peux être fière de ton œuvre, puisque tous les hommes, tous les peuples et toutes les générations te doivent le jour ! Tu as enfanté les rois comme les valets, les maîtres comme les serviteurs, les grands comme les petits, les savants comme les ignorants, les génies les plus illustres comme les plus humbles de toute l'humanité pensante !

Reçois donc nos hommages quelque humbles qu'ils soient, et côte à côte avec l'homme, la main dans la main, chante au Créateur l'hymne éternel de la création, car les louanges du Seigneur ainsi chantées monteront dans l'espace jusqu'au plus haut des cieux, jusqu'au trône même de l'Eternel.

*Rodolphe Brunet*